

les rencontres poétiques de montpellier

HUBERT COLAS

proposées par la librairie Sauramps
Rendez-vous mensuel avec
un auteur & une œuvre

Lecture
du vendredi 26 mai 2000

~

Premières Rencontres

Jacques Serena
Emily Dickinson / Patrick Reumaux
Sabine Macher
Franc Ducros
François Bon
Jean-Paul Michel
Jacques Laurans
Gustave Roud / Hervé Piekarski
Isabelle Pinçon
Esther Tellermann

Les **Rencontres Poétiques** sont chaque mois comme une ouverture sur "l'atelier du poète". Rencontre d'un auteur mais d'abord d'un texte – inédit ou extrait d'une œuvre en cours – la lecture sera suivie d'un échange ouvert sur l'espace que son écoute aura dévoilé.

Plus qu'une suite intentionnellement dictée par le parti pris d'une esthétique contre (toutes ?) les autres, il s'agit d'une succession ouverte de rencontres particulières. Nous voudrions y donner à entendre la diversité des voix et montrer le chemin chaque fois singulier qui mène de l'expérience à l'expression dans une langue aventureuse. Prolongement de ces moments, les cahiers en sont la mémoire précieuse, le qui-vive.

Il nous faut une autre façon de comprendre, la, genre
Zoullé, pour comprendre ce qui se fait
d'empêcher à nous, dans nos corps, dans
nos mots. Ne sommes-nous pas bien
trop tard pour notre famille.
Nous étions la comme des Bêtes à moitié
mortes, les cibles abattues, par l'œuvre
d'une naissance que nous ne comprenions
pas.
Plus question pour nous d'avoir l'enfant
plus question pour nous de parler.
plus question pour nous de continuer de
venir de la même terre. Texas sans
avoir rencontré ses parents et terres
indesquelles, nos pieds ne trouvaient plus
la voie de la vie. Nous étions la nous pour et
ma terre a délaissé notre mot et la fin de
notre lignes –

Pour la route

deuxième série ~ cahier numéro 11

 **sauramps**
LIBRAIRE A MONTPELLIER

la boutique d'écriture

Maquette & Fabrication
Clémence Hiver (Sauve ~ Gard)

Direction régionale
des affaires culturelles

Languedoc-
Roussillon

Culture
communication

LA PART À DEUX

~

Il est né un 7 au quatrième mois de l'année.
Loin. C'est ce qu'il a cru. C'est peut-être là où il a raison.
Il porte le nom d'un amour de sa mère. C'est ce qu'il croit. Il a raison.
Elle a eu tort. C'est ce qu'il croit.
Il n'a pas toujours raison.

...

Un matin.
"Demain j'achète un chien et je l'appelle Vincent."
Maintenant vous savez son nom.

...

Un matin, il dit :
"Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi."
Ça, c'est la tête qu'il a, qu'il prend certain matin.
Et il porte sa tête comme une valise.

...

Un matin , il pense :
J'ai cru l'avoir fait. Je l'ai fait oui je l'ai fait. A croire mes mains, je l'ai fait. Je me regarde dans les yeux. Je ne peux pas me tromper. Tu l'as fait. Je l'ai fait. Sans rien me dire tu l'as fait. Dans le noir. Là ou rien personne même pas un miroir. Je l'ai fait. Bien sûr. Je regarde mes mains. Je regarde ma bouche. Je l'ai fait. Regarde-toi. De quoi t'as l'air. Mort. Pense à ta mère. Non c'est idiot. Tout mais pas ma mère. Ma mère. A qui peut-elle penser ? C'est elle peut-être qui l'a rêvé alors je l'ai fait. De mes mains fait. Moi. De mes mains. Je rigole. Je me suis serré la vie. Ma sœur s'est toujours trompée de sexe. J'ai voulu faire pareil, mais moi je ne me suis pas trompé. J'ai le sexe que j'ai. C'est mon sexe. Ce n'est pas un rêve. C'est moi. Regarde-toi. J'ai mis une photo de ma sœur à côté du miroir. Pour voir la tête que j'ai le matin en ta compagnie petite sœur. Et je l'ai fait. Ce matin je ne l'ai pas rêvé. Ma mère me tue si je rêve. La seule chose que mon père m'a dit de sa vie d'homme. "Est-ce que tu te le laves" – le sexe il sous-entendait. C'était une parole d'homme. Ça sous-entendait le jumelage d'attitude. Moi j'ai le même sexe que ma sœur puisqu'elle se prend pour un garçon. On est des hommes toi et moi. Je ne sais plus si c'est mon père ou ma sœur qui pourrait dire une parole pareille aussi conne. Ta mère, ta sœur, c'est du rêve. Toi t'as les pieds, le sexe sur terre. Pas des anges. J'ai toujours rêvé de le faire. Tu l'as fait. Je l'ai fait. Je nage dans mon sang. Je m'accroche. J'ai fait du sport tous les jours pour me préparer. Je me suis rasé tous les jours pour me préparer. Raser. Et je l'ai fait. Je n'existe plus et ce n'est pas un rêve.

Un dimanche matin.
Il se marie. Ça n'épargne rien. Il se marie avec elle. C'est à ne pas y croire. Quelque chose entre ces corps compte pour rien. Les mains. Les mains où vont-elles se noircir les ongles ? Elle creuse le ventre. Il s'arrache le foie. Nous voilà dans les contes des premières romances. Personne n'y croit à leur mariage. Le désir s'est caché ailleurs. Ici c'est une ruée du protocole. Il a envie de la voir rouge sa robe de mariée. Une faux et il lui couperait les jambes. Elle douce, elle mélancolique, elle mère d'avant tout, d'avant pénétration, d'avant naissance, elle vit molle, il le sait, il ne s'en plaint pas. C'est la nuit. La porte se ferme. Personne n'a envie d'allumer la lumière. Personne. Il préfère marcher dans le noir. Elle se soumet. Le jeu ne permet pas la parole. C'est la nuit. Il croit dans cette nuit. Elle attend. Il a son visage qui se secoue, personne ne le voit. C'est l'air, il l'aimerait irrespirable. Le mouvement de l'air le vent d'une marée qui

Aux éditions Actes Sud-Papiers
La Croix des Oiseaux *suivi de* Traces (1996)
La Brûlure dans Brèves d'auteurs (1995)
Visages (1994)
Terre ou l'Épopée sauvage de Guénolé et Matteo (1992)
Nomades (1990)
Temporairement épuisé (1988)

Revue carnet de voyages, n° 3
Je suis du Jour (1996), *images de D. Ben Loulou.*

(nous) le dit. Il se secoue. Il se caresse. Les vêtements, ses vêtements à lui tombent. Elle entend, se pose sur une chaise. Droite, rentre son ventre attend, défait ses épaules, déshabille son corps. Attend. Lui est maintenant nu c'est la nuit. Il bande. Il ne veut pas la toucher, mais s'avance à elle. Elle attend. C'est la nuit. Elle souhaite. Il marche à elle. Déjà le jour arrive. Il marche à elle.

Lundi matin.

Ils attendent, ils auraient aimé que leur corps parlent.

...

Mardi.

...

Mercredi matin.

Rien.

Jeudi matin.

Il regarde son sexe.

...

Un matin de plus.

Se prendre au jeu de suivre celui qui de toute apparence attire. "La règle de la marche sera cet inconnu", se dit-il. Pourquoi ? "J'ai le corps à perdre", il se répond. La première marche est celle qui doit nous mener jusqu'au bout. Se dit-il. L'abandon est l'habitude. "Quand ce n'est pas moi, c'est l'autre." se dit-il. Il sort.

Un matin.

D'abord des habits. De quoi se vêtir. Simple. Presque le tout le monde. Mais propre et plutôt clair. De cette façon toutes les marques toutes les salissures seront bien prises. Se verront se sentiront demain. De bonnes chaussures. Oui de bonnes chaussures cirées. Une crème sur le visage pour se faire bonne mine. Le point de chute ? Les escaliers tous les escaliers. "J'irai d'escaliers en escaliers", se dit-il. "De la marche à la marche." La belle balade.

Note :

Juqu'ici il ne vous a jamais parlé de l'enfant.

.../...

LA BALADE

Tôt.

Dans le fond des yeux. Ça se voit. Il n'a jamais aimé l'enfant. Voir l'enfant est une souffrance. C'est un corps insupportable. Plus. De la viande insupportable. Jamais il n'a rattaché l'enfant à l'homme. Les cris de l'enfant. Les cris de l'enfant. La parole informe de l'enfant. Cette demande. Le regard de cet enfant. Rien ne se rattache à l'homme, il s'en est persuadé. Et penser que l'enfant vient de lui. Qu'un jour, l'enfant était venu de lui. Il ne voulait pas. Il n'en voulait pas. Il n'en a jamais voulu. Ce poison venant de son corps, de son propre corps. "Non. Impossible. Hein ? Non, impossible ça."

Un jour, il lui a donné la main. Un jour, sans regarder, machinalement il lui a donné la main. Ils marchaient ensemble main dans la main. Sans se regarder. Sans prendre d'attention. Aucune.

Main dans la main. Le regard devant. Une main dans la main. Après ce jour, il dut sans cesse recommencer le même geste. S'il ne le faisait pas c'est l'enfant qui machinalement lui donnait le geste.

Le soleil pour l'enfant, la pluie pour l'homme. Que fallait-il faire du petit singe se demanda-il ? Le mot de singe apparaît ici, ce n'est pas une erreur de langage. L'homme ne peut qualifier autrement ce qu'il a au bout des doigts : du singe, du petit singe. D'autres mots, lui venait de la même façon, sans qu'une seconde l'idée d'un sarcasme ou d'une ironie déplacée ne s'associe à ses pensées. "Mon singe, ma bête, mon chien, le vers, la taupe, la grimace, la saloperie, le colle au cul."

L'enfant ne mangeait jamais à table. L'enfant ne pissait jamais dans les toilettes. Jamais la salle de bains. Jamais au lit. Jamais de vêtements d'enfant, simplement quelque chose qui épargne le regard. Jamais il ne lui parle. Quelquefois des paroles croisées avec d'autres sur les couleurs du temps. Rien. Le regard de l'homme et le regard de la bête, de l'enfant s'arrêtant un instant, se regardant... Non. Ça jamais.

La chose qu'il tenait à la main était pour être conduit ce jour en un lieu précis. La marche qui accompagnait les deux mains était nette, précise elle aussi... forcée, trop rapide pour l'enfant. Ce qui lui servait de chaussures frottait le sol. Pas le temps aux pieds de poser la marche. Il fallait faire vite et ne pas penser. Ne pas penser à ce qu'il tenait dans sa main. Il sentait sa main devenir noire. Le sang ne passait plus. L'enfant perdait haleine et lui le sang ne passait plus. Ralentir il ne pouvait pas. Le corps était entraîné par la marche. Le bras qui retenait cette main sans sang le faisait souffrir. Grimacé. Il s'est dit, et ça la fait sourire, que par moments dans cette marche, il pouvait lui ressembler à cette bête. Contaminé. Il devait l'être. Contaminé, il se disait qu'il l'était de toute évidence. Comment se dégourdir les doigts. L'eau coule entre leurs mains.

L'enfant s'accroche. La seule chose qu'il connaît c'est cet autre qui l'emmène. Qui pour la première fois lui tient la main. L'eau coule entre leurs paumes. Les raisons ne sont pas les mêmes. L'amour, quel mot pour lui, pour eux. L'amour n'a pas de mot. Rien ne s'était fait entendre de ce côté-là. Maintenant l'idée de tenir, se faire tenir est nouveau. Se faire tenir la main est nouveau et vaut bien un sourire. Une joie qui ne comprend pas ce qui coule entre les mains. Une joie.

Le chemin qui les mène au noir s'accélère. Personne ne croit au retour. Personne ne croit à l'existence de l'enfant. Personne ne croit à la vie. Là entre ces mains qui croit ? L'enfant maintenant laisse flotter son corps. L'homme tire. Le sol se marque. On pourrait de loin prendre ça pour un jeu. Un adulte et un enfant jouent sur le chemin. Il y a soleil.

La pensée de l'homme extermine l'enfant.

Là, quelque chose lache. Il a changé de chemin. Dans les yeux on voit, il espère se tromper. Il aurait bien aimé cet enfant. Il n'ira pas au bout. Pas maintenant. Il arrête la marche. Rentrer. Pisser, boire du café, se doucher, se branler, travailler à autre chose, le jardin, la vaisselle, le linge, clouer une planche sur la porte de sa chambre, ne plus sortir du monde pourri de son lit. Il regarde un cimetière, des tombes. Il regarde voir l'enfant. Il se dit non.

Juste une chose encore, il n'a jamais aimé son nombril. Prenez-le comme vous le voulez.

Et le beau titre "J'irai cracher sur vos tombes" de B.V. Il a aimé. Le beau titre, la belle mort, la belle chanson. La belle balade.

L'homme a renoncé pour un jour à jeter l'enfant par-dessus le parapet. Il renonce pour un jour. Demain, le courage oui bien sûr, quoi de plus simple. Demain. Voilà plus simple plus propre. Ni vu ni connu. Pas vu pas pris.

Demain.

PAPILLONS

~

Entre BRED A, seule, hésite, sourit, hésite encore, sourit et dit :
Dans ma famille, ils n'aiment que les morts
Pour être aimé faut être mort
Alors on s'est tué.

Noir.

Genèse possible

Philémon, Axel, La mère, le père et Bred a.
(*Devant L'Observatrice ?*)

PHILEMON

Dès qu'il t'est possible...

AXEL

Je sais.

PHILEMON

... tu commences

AXEL

Je sais et j'ai commencé

J'avais commencé

PHILEMON

Dis le sinon... (j'attends)

AXEL

Je sais.

PHILEMON

Alors tu le dis.

AXEL

Oui.

Il faut que le temps réapparaisse un peu

Voilà un souvenir

C'est le jour où j'ai appris l'impunité du mensonge

Tu m'avais badigeonné les lèvres avec la crème qui tue les moustiques tu disais avec ça y-a plus de moustiques

Je t'ai cru malgré qu'on soit en hiver

et tu m'as préparé comme on prépare une poupée pour le bal

L'effet premier ne s'est pas fait attendre et plutôt réussi puisque que mes lèvres, ma bouche se faisait plus sensuelle. J'avais une bouche qui à peine le tube posé sur la table commençait à gonfler et tu disais des grosses lèvres c'est comme une grosse queue pour les filles.

Ça me picotait un peu puis me picotait beaucoup mais j'aimais mes grosses lèvres c'était comme je les avais toujours rêvées.

Ensuite ça n'a plus picoté ça démangeait. Les lèvres n'ont pas cessé d'enfler et comme c'était l'hiver, elles étaient crevées gercées alors elles ont éclaté, et j'avais le sang dans la bouche déjà.

Un baiser mordant tu me le donnas pour me témoigner de l'irrésistible de mes lèvres. On avait déjà le même sang sur nos bouches.

Tout de suite, je t'ai dénoncé, tout de suite.

Mais toi tête d'ange et de cœur au milieu de la famille, tu pleuras, pleuras, pleuras jusqu'à ensevelir tes mots et personne ne crut à ma parole.

Voilà le vieux souvenir. Oui le voilà avec sa cohorte de mères puantes souffre-douleur.

LA MERE

Tu mens. Tu mens toujours et comme le père pas le courage de porter la culotte.

PHILEMON

Ça c'est la mère parce qu'il en faut bien une et pas moyen de faire semblant qu'il n'y en a plus, même s'il est difficile d'y voir quoi ce soit sur son visage de moi ou de lui mon frère : le petit frère tape douleur sur tout.

AXEL

Une famille type, on était, unis on était, on y a cru au début on raconte ça et plus on gratte un peu comme au jeu, on enlève la pellicule grise et c'n'est rien pas gagné au tirage race de sale et nous on y a cru à la famille, on y croyait main dans la main.

On a fait bonne mine et puis le secret, on l'a gardé dans la poitrine jusqu'au jour...

LA MERE

Tais-toi tu salis la maladie

Je vais encore te sortir ta peau du martinet.

Accuser ton frère un jour de fête

PHILEMON

C'est vrai, on l'avait oublié mais c'était la fête, on arrosait, je ne sais plus quoi des grands, une fête symbole qui marque la tête de mauvais souvenir une fête associative où chacun montre son petit qu'il est grand avec toutes ces dents avec les joues roses des bonnes mines frottées au gant de crin pour voir qu'on mange bien qu'on a de l'appétit au ventre.

LA MERE

Bred a viens là viens voir la tête de ton frère.

Regarde bien. C'est ça le mensonge c'est une tête comme ça le mensonge que ça fait. Ça fait couler le sang ça pisse partout et c'est maman qui fait une machine de plus. Tu ne lui parles plus.

BREDA

Oui Maman

Je ne lui parle plus

Il peut sécher tranquille, je ne lui parle plus.

PHILEMON

Dès qu'il t'est possible...

AXEL

Je sais

PHILEMON

Alors dis-le.

AXEL

Oui. Voilà un souvenir. C'est le jour où j'ai appris que je n'avais plus rien à croire

Là encore c'est toi mon frère et sans te dénoncer, j'ai appris que le sang de Dieu n'était qu'une piquette bouchonnée pour vieil ivrogne

Je m'étais longtemps fait avaler le dimanche par la messe

et pour te voir mon frère, le plus zélé de tous les anges, t'empresse de servir le corps de la croix à tous ces tireurs de langue qui font la queue au guichet central de l'église avec en prime le grand nabot au bout de l'allée qui porte toutes les draperies vieillottes et ramasse poussière.

Quand tu m'as vu les yeux écarquillés et plein d'envie tu me fis le clin d'œil espéré qui te pardonna dans ma tête de tous les mensonges – 32 – que j'avais collectionnés en faisant des bâtons comme les cochent les habitants des taules sur les murs de leur cellule, moi c'était sur la ceinture de pantalon – 32 –

La ceinture qui n'était que le vieux martinet qui servait à la mère pour me rosser de toutes les tortures que tu me faisais et qui te couronnait toi de baisers, vieux martinet autour de ma taille, plus facile de l'attraper en un tour de main et de me l'administrer direct de l'usine à mensonges au consommateur.

Quand ça a été mon tour de boire la piquette divine qui venait soi-disant d'être bénie par l'ânonneur du bout de l'allée.

Pour moi c'était porteur de toutes les grâces et beautés qui allaient me tomber dessus avec illumination et auréole.

J'ai eu le fond de bouteille et pour me consoler de prendre une toux qui venait de me saisir devant le peu de goût divin que j'avais dans la bouche, tu m'enfonças un paquet d'hostie bien épais comme un quick burger dans le gosier pour étouffer ma mort.
Mon cercueil était prêt et je pouvais commencer à vivre.

LA MERE

Mes enfants

PHILEMON

Ta gueule !

AXEL

On l'a maintenant : la sainte horreur dans le ventre.

LA MERE

Bon je vais faire une machine

LE PERE

Je ne suis pas oublié

PHILEMON

Non non

BREDA

Le père

PHILEMON

Oui le père de cette histoire s'il en est un, est mort

C'est mieux ainsi.

La mère est libre du corps et l'esprit voyou vogue aux souvenirs, et puis on peut y jeter tout ce que l'on veut sur le père, le frac d'affaires sales.

Le père, s'il en est un, est un vieillard, sordide, infirme, tremblant de faire peur au vivant, un monstre marin venu de nulle part, un néant portant ses pas.

On le fait ainsi, le père, le "Papa". C'est notre porte poubelle.

AXEL

Je fais un vœu

BREDA

Moi aussi je fais un vœu

PHILEMON

Moi aussi

BREDA

Ça y est

AXEL

Oui

PHILEMON

C'est bon.

Noir

Entre BREDA

Seule, hésite, sourit, hésite encore, sourit et dit :

Je n'aime rien.

Et sort.

Philémon, Axel, Breda et L'Observatrice.

L'OBSERVATRICE

Vous êtes Philémon ?

PHILEMON

Oui

L'OBSERVATRICE

Axel

AXEL

...

L'OBSERVATRICE

Et vous Breda.

BREDA

On est mort.

PHILEMON

C'est ma sœur.

L'OBSERVATRICE

Est-ce que vous pouvez m'en dire un peu sur ce qui s'est passé ?

PHILEMON

Elle vous a tout dit

BREDA

On est mort

L'OBSERVATRICE

Au début vous avez dit

Il y a une famille

PHILEMON

Je crois qu'on a pas pu dire ça

BREDA

Non on est mort.

Temps.

Mais si on avait quelque chose, on aurait dit plutôt quelque chose comme "il était une famille..."

Oui, ça on aurait pu le dire ça

AXEL

Non. On a dit "Il y avait une famille qui"

PHILEMON

C'est mon frère

L'OBSERVATRICE

"Il y avait une famille qui"

AXEL

C'est ce qu'on a dit.

PHILEMON

Elle existe plus

BREDA

On est mort.

Noir.

*L'Observatrice et La Musarde
Coucher avec lumière de minuterie.*

LA MUSARDE

J'ai l'impression d'avoir laissé tourner le moteur

J'ai les yeux collés sur le pare-brise

C'est une pente douce, la voiture prend d'abord peu d'élan

Et puis c'est la roue libre. Tenir simplement le volant bien droit.

Le paysage défile, mais dans le mauvais sens enfin la voiture est dans le mauvais sens de la descente ou c'est la route qui est du mauvais côté ou moi qui suis assis à califourchon sur la chaise

J'ai un casque sur la tête et ça me fait des images de cosmonaute et un DJ dans le rétroviseur assis sur le siège arrière du véhicule. Sur le capot il y a un nid de copines qui dansent ou bien elles s'agitent car il est possible que je ne sache plus très bien ce que je fais dans cette voiture, vous savez

Tenir un volant bien droit pour ne pas sortir de la route, c'est facile à dire mais pour un homme comme moi c'est un coupe-circuit que d'avoir qu'une seule chose à faire dans une voiture, je m'ennuie.

La minuterie s'éteint.

L'OBSERVATRICE
Ah !

La minuterie se rallume.

LA MUSARDE
De temps en temps j'entends quelqu'un crier, la famille peut-être, je vois pas bien pourquoi elle crie mais ça gueule.
Des fois c'est des mains partout qui cachent tout le pare-brise d'un coup que des mains ou alors la voiture c'est un lit et là, une main m'étrangle ou m'arrache mon slip, ça, c'est moins drôle pour conduire.
J'ai vraiment quand même une voiture dans le garage de l'immeuble mais on s'est fait voler le moteur enfin elle ne démarre plus.
C'est pour ça que j'ai klaxonné toute la nuit y-a pas d'autre raison
Je m'ennuie ici. Mais si vous avez un travail pour moi, sans des choses trop compliquées à faire, je suis l'homme de la situation.
Gardien, ça c'est un poste qui m'aurait plu, mais maintenant faut des références et moi j'ai rien
J'ai juste une voiture, c'est là où vous pouvez me trouver si vous avez besoin de quelque chose.
J'espère que vous savez ce que vous voulez. J'aime pas trop les questions d'habitude, mais là c'est un peu différent. Ça va?

L'OBSERVATRICE
Oui

LA MUSARDE
Il pleut

L'OBSERVATRICE
Où ça ?

LA MUSARDE
Dehors

L'OBSERVATRICE
Oui

La minuterie s'éteint.

Ah !

Se rallume. L'Observatrice a disparu.

LA MUSARDE, *seul.*

...

Noir.

UNE JEUNE FEMME
Bien sûr je suis celle des déjà connu avant.
Je suis celle aussi qui prépare aux rencontres d'après
Une espèce de passage obligé
Un futur petit souvenir coquin, le pas dit à l'autre dans les yeux dans les yeux
Le coin de l'œil qui échappe,
Celle que l'on cache mais qui est toujours là
Celle qui chavire le souvenir de ce que nous aurions pu devenir
Oui, je rappelle au diable sa naissance à l'ange ce qui lui manque dans son assiette
Je suis le jour du premier brouillard
Si j'étais un châtiment je serais un rire qui ne trouve plus sa fin
Mais là me voilà toujours discrète
Je suis indicible, une chose ravie

Ils n'ont pas à dire de moi car avec moi ils sont dits, plein de mots dans le corps
Une perturbation qui a toujours rêvé d'être un anticyclone
Le mauvais temps fait femme

Elle sort.

*L'Observatrice est là, attend.
Entre BREDA, hésite, sourit, hésite puis dit :*

Il y a pourtant des choses que j'ai aimées

Temps.

Mais je ne les ai jamais dites

Temps.

J'aime bien le son de certaines voix
et les imiter je n'y arrive pas, ça m'énerve, ça énerve tout le monde
J'aime bien ça
Regarder les accidents de voitures et pisser entre les autos
Voir quelqu'un se ramasser une claquette et pleurer à sa place
Dire bonjour à tout le monde dans les lieux publics
Aller au cimetière avec la robe de mariée de ma mère
Me raser la tête et voir la tête de mon père qui dit rien
La panique des gens quand il y a des guêpes des abeilles des moustiques
Déranger trois fois le concierge pour rien et fumer avec des airs de petite fille modèle ratée
Dire à quelqu'un de laid "tu me plais" l'embrasser tendrement puis mettre des lunettes à double foyer et hurler la mort
Rentrer à la maison les vêtements déchirés après mettre rouler dans les poubelles avec le visage dégoulinant de sueur et rester muette à toutes les questions
Voilà
Et puis ramener tous les vendredis un poisson rouge à la maison et hurler "vendredi jour du poisson"

L'OBSERVATRICE
Et les garçons ?

BREDA
Oh les garçons !

Temps.

Y-en a pas (j'en ai pas)

Temps

Oh il y a bien une histoire d'amour mais elle ne s'est pas faite avec moi.

L'OBSERVATRICE
Avec qui ?

BREDA
Une fille.

L'OBSERVATRICE
C'est qui ?

BREDA
Je sais pas. J'ai vu que sa tête.
Mais si vous voulez je peux l'imiter
Elle peut le faire si ça vous fait plaisir.
Mais il me faut que je trouve quelqu'un qui fasse partenaire.

*Elle sort.
Entre Le Père.*

LE PERE
Alors, vous avez trouvé ce qui coince

Moi je ne suis pas de la bonne époque
J'ai dû naître dans le trou. Je n'ai jamais rien compris à la concurrence
C'est un truc pour les plus jeunes. C'est moteur. Moi je ne suis jamais monté dans une auto, j'ai toujours préféré voir les gens passer que de courir après.
La photographie c'est ça mon truc. Ce que je comprends pas je le prends en photo, je le photographie et comme ça j'ai tout le temps de trouver ce qui coïncide.
C'est un petit truc comme ça au passage ce que je vous dis là, mais c'est avec des petites choses comme ça que j'ai commencé de comprendre où j'avais les pieds.
J'ai fait une photo de mes chaussures, j'ai vu mes chaussures alors j'ai changé de chaussures, j'ai vu que mes chaussures reposaient pas sur de la terre mais sur du goudron là j'ai compris qu'il a des choses qu'on ne peut pas changer.
J'ai fait une photo de mes deux garçons. Là j'ai trouvé...

Entre Breda avec Alias.

BREDA

Voilà. J'en ai trouvé un qui veut bien faire l'affaire...

LE PERE

Pourquoi changer ce que Dieu a fait ? De beau ou de laid. Mais ce que j'ai fait je peux de temps en temps modifier un petit peu et même des fois le changer.

Le père sort.

BREDA

Qu'est-ce qu'il est venu faire ici?

L'OBSERVATRICE

Des photos

BREDA

Faites attention, il va vous voler votre âme avec son jouet.

Sinon, elle vous intéresse toujours mon histoire d'amour parce que celui-là, il était d'accord pour se porter fiancé

L'OBSERVATRICE

Bien sûr.

Alias s'approche.

ALIAS

C'est pour vous l'histoire

L'OBSERVATRICE

Oui

BREDA

On y va. C'est parti.

C'est la fille qui parle en premier

C'est parti. Hop

Breda joue la fille et Alias le garçon.

D'abord il me regarde, tu me regardes

On sent déjà qu'il se passe quelque chose

Ils s'aiment

Puis la fille dit :

"Je sais pas chez toi ça doit faire partie de la nature humaine d'être comme ça.

ALIAS : J'ai l'impression que tu te plantes partout

BREDA : Hein ? Mais non c'est toi qui te plantes partout

ALIAS : Tu te plantes sur moi

BREDA : Mais non c'est toi qui te plantes sur toi

ALIAS : Est-ce qu'on a encore des choses à se dire

BREDA : Au moins ce que l'on se dit là

ALIAS : Tu te plantes là-dessus aussi

BREDA : Mais non c'est toi qui te plantes là-dessus

ALIAS : Est-ce que tu veux vraiment que je reste là

BREDA : Oui je veux vraiment savoir ce que tu penses

ALIAS : Mais je me plante à chaque fois que je pense avec toi

BREDA : Mais non tu te plantes seulement quand tu me parles comme ça

ALIAS : Mais toi tu peux me dire précisément où je me plante

BREDA : Et non je peux te le dire seulement au moment où tu te plantes

C'est de l'instantané quand tu te plantes ça arrive sans que tu t'en rendes compte, c'est là, t'es là devant et je suis là et je constate que tu t'es planté."

Temps.

BREDA

Là, ils sont restés un long moment comme ça sans bouger...

ALIAS

Plantés. Comme qui dirait...

BREDA

Tais-toi toi ! On fait le temps.

Temps.

C'était un temps très long.

Vraiment très long.

Temps.

L'OBSERVATRICE

Et puis ?

BREDA

Et puis ils ont continué à se regarder longtemps

C'est là que j'ai vu qu'ils se parlaient d'amour.

Qu'il n'y avait pas de mots pour le dire autrement

Qu'ils ne pouvaient pas le dire autrement

Que tout était là dans la bouche

Tout

Plein de mots comme ça aux aguets dans la bouche

et je crois même que si ils avaient ouvert la gueule

C'est un tas d'ordures qui serait sorti

Des mots tout pourris qui seraient sortis

Rien que des trucs froids qui puent

Tout un frigidaire de mots

Qu'avec des dates limites de consommation dépassées

Et moi j'attendais de voir ça

J'avais le grand frisson

Je sentais bien qu'ils essayaient, qu'ils faisaient tout leur possible pour que ça sorte

Mais rien tout juste un peu de bave de morve

qui leur dégoulinait de la gueule

Mais rien d'autre

J'avais jamais vu une scène d'amour pareille

Et puis on sentait bien que ça datait pas d'hier

Un truc qui dure qui dure qui dure

Un mythe une vraie mythologie qui naissait sous mes yeux

Quand tu vois ça t'as plus besoin de regarder la télévision

Tu sapes plus, tu bouges plus, tu restes là, t'attends, t'écoutes

C'est bon. C'est du cent pour cent pour toi

Tu te rinces le cœur de toutes les peines que t'a vécues quand tu vois ça
Voilà
Elle est pas belle mon histoire

Temps.

Hein ?

L'OBSERVATRICE

Si – Si

BREDA

Si vous voulez j'en connais une autre mais là faut être trois sinon elle marche pas
Je vais voir si je trouve un autre fiancé
Et je reviens
Bougez pas.

Elle sort.

Noir.

L'Observatrice, La Mère, Le Père.

Les parents se regardent, on sent qu'il s'est déjà passé quelque chose.

L'Observatrice s'approche. Puis la Mère dit :

"Je sais pas chez toi ça doit faire partie de la nature humaine d'être comme ça.

LE PERE : J'ai l'impression que tu te plantes partout

LA MERE : Hein ? Mais non c'est toi qui te plantes partout

LE PERE : Tu te plantes sur moi

LA MERE : Mais non c'est toi qui te plantes sur toi

LE PERE : Est-ce qu'on a encore des choses à se dire

LA MERE : Au moins ce que l'on se dit là

LE PERE : Tu te plantes là-dessus aussi

LA MERE : Mais non c'est toi qui te plantes là-dessus

LE PERE : Est-ce que tu veux vraiment que je reste là

LA MERE : Oui je veux vraiment savoir ce que tu penses

LE PERE : Mais je me plante à chaque fois que je pense avec toi

LA MERE : Mais non tu te plantes seulement quand tu me parles comme ça

LE PERE : Mais toi tu peux me dire précisément où je me plante

LA MERE : Et non je peux te le dire seulement au moment où tu te plantes

C'est de l'instantané quand tu te plantes ça arrive sans que tu t'en rendes compte, c'est là, t'es là devant et je suis là et je constate que tu t'es planté."

Temps.

Ils regardent.

L'Observatrice attend

...

© Hubert Colas, 2000

Hubert Colas est auteur, metteur en scène et scénographe.

Depuis 1988, il dirige "Diphtong Cie" implantée à Marseille. Dès son premier texte, **Temporairement épuisé**, il est lui-même le metteur en scène de ses écrits.

En 1990, il obtient pour la création de **Nomades**, le Prix de la scénographie au festival Turbulence de Strasbourg.

En 1992, il écrit **Visages**, sur une commande de La Chartreuse – Centre national des Ecritures du Spectacle.

En 1993, il est lauréat de la Villa Médicis Hors les murs.

Hubert Colas inscrit son travail et son univers esthétique dans une recherche toujours plus complexe et plus fine concernant les errements et les brûlures de la jeunesse, ainsi que la question de la part laissée à la sensibilité de l'individu dans la machine infernale de notre société et de nos villes.

Tout en continuant à explorer ce même thème, il se frotte depuis deux ans à la mise en scène d'autres auteurs.

En 1998, il met en scène, **Mariage** de W. Gombrowicz. Aujourd'hui, il travaille sur l'écriture de Christine Angot. Au départ, c'est la création de **Nouvelle Vague** (tirée de **L'Usage de la Vie**) en novembre 1999 au Théâtre des Bernardines (Marseille), puis **La fin de l'amour** commande de "Diphtong Cie" faite à l'auteur. En écho à cette dernière pièce, il écrit un autre texte, **Ces objets aimés qui d'habitude ne parlent pas**.

La fin de l'amour et **Ces objets aimés qui d'habitude ne parlent pas** ont été créés en mars 2000 au Théâtre du Merlan à Marseille.